
La maritimité chez les indiens du Brésil

Indians maritimity in the ancient Brazil

Eustogio Dantas



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gc/633>
DOI : 10.4000/gc.633
ISSN : 2267-6759

Éditeur

L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2011
Pagination : 75-96
ISBN : 978-2-296-54686-8
ISSN : 1165-0354

Référence électronique

Eustogio Dantas, « La maritimité chez les indiens du Brésil », *Géographie et cultures* [En ligne], 78 | 2011, mis en ligne le 25 février 2013, consulté le 22 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/gc/633> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gc.633>

Ce document a été généré automatiquement le 22 mars 2021.

La maritimité chez les indiens du Brésil

Indians maritimity in the ancient Brazil

Eustogio Dantas

- 1 Nos recherches portent sur la maritimité. À la manière de Françoise Peron, nous la définissons comme l'ensemble des représentations des littoraux et de la mer dont un groupe social est porteur ; ces représentations concernent (i) l'image que cette population se forme de ces milieux, (ii) l'idée qu'elle se fait des ressources qu'ils peuvent offrir ou des plaisirs qu'ils peuvent procurer, et (iii) les savoir-faire et techniques qui permettent de s'y insérer, de les exploiter ou d'en jouir. Nous essayons de voir de quelles maritimités les groupes qui vivent dans le Nordeste du Brésil sont porteurs, comment elles sont nées et comment elles informent leur action.
- 2 Dans le monde d'hier, les seuls groupes dont la maritimité était affirmée étaient ceux qui vivaient de la pêche ou ceux dont les activités impliquaient un commerce par mer : cette maritimité était axée sur les fonctions productives et sur les échanges qu'elles induisaient. Avec l'allongement des loisirs, les groupes qui développent des images de la mer et qui rêvent de séjourner sur les littoraux pour jouir de la plage ou pour naviguer s'élargissent de plus en plus. La maritimité moderne de loisir s'est développée au Brésil dans le courant du XX^e siècle. Elle concerne de larges fractions des populations continentales. Nous ne nous en occuperons pas ici.
- 3 Le Nordeste traditionnel s'articule en trois ensembles de milieux et de populations¹ : la zone des *engenhos*, installée sur la forêt atlantique (*mata atlantica*) bien arrosée du littoral Est, et consacrée à la culture de la canne à sucre ; la zone des vachers, marquée par la prédominance de l'élevage du bétail dans la zone semi-aride de la caatinga ; la zone des pêcheurs correspondant au littoral, avec ses plages bordées de dunes et de falaises.
- 4 Les populations de la zone des vachers tournaient le dos à l'océan : leurs débouchés se trouvaient dans les plantations de la zone des *engenhos*. Les planteurs qui dominaient celle-ci avaient besoin de la mer pour recevoir les esclaves d'Afrique, les machines

d'Europe et pour écouler leur sucre outre-mer : cela motivait la présence, dans les ports, d'une population de marins et de commerçants, pour laquelle la mer, conçue de manière utilitaire, était au centre des préoccupations.

- 5 L'État du Ceará fait presque intégralement partie (à 93 %) du domaine semi-aride de la caatinga, autrement dit du sertão. On n'y trouve pas de plantations (à l'exception de la petite région de Cariri). Le monde des vachers venait y toucher les groupes côtiers de pêcheurs². Les éleveurs, qui envoyaient leur bétail sur pied vers les plantations de la région de Recife, n'avaient aucun usage de la mer.
- 6 Les Indiens de la zone des vachers avaient été regroupés en villages (*aldeias*) par les missionnaires. Ils trouvèrent un emploi dans les grandes propriétés d'élevage, où ils se métissèrent souvent. La population de l'intérieur comporte donc du sang indien mais culturellement, ce sont les traits venus du Portugal qui dominent.
- 7 Nos recherches ont montré comment les populations de l'intérieur ont développé, depuis un siècle et demi, un sens nouveau de la maritimité, cependant que les littoraux du Ceará étaient progressivement intégrés à l'imaginaire touristique des populations urbaines du Nordeste, de l'ensemble du Brésil, de l'Argentine, de l'Uruguay et du Chili, mais aussi de l'Europe.
- 8 Comment, dans un milieu longtemps aussi étranger à la mer, expliquer la présence de populations de pêcheurs vivant en symbiose avec elle ? C'est la question que nous abordons ici, et qui renvoie à l'origine de ces groupes – aux populations indiennes.

Le littoral du Ceará

- 9 Avant la découverte de l'Amérique, l'actuel Ceará était peuplé d'Indiens ; du Rio Grande do Norte jusqu'au fleuve Ceará, ils appartenaient à la famille Tupi : les Potiguaras ; de ce point jusqu'à la frontière du Piauí, à la famille Tapuia : les Tremembés.
- 10 Au Ceará, le littoral ne servit pas de base à la colonisation. Bien que la prise de possession initiale s'y soit réalisée, les aspects technologiques, naturels et symboliques des modes de mise en valeur le rendirent impropre à la pénétration. Cela explique le faible développement, longtemps, de cette zone par rapport à son arrière-pays, le sertão.
- 11 L'établissement de ports sur le littoral y refléta surtout la croissance de villes de l'intérieur, auxquelles ils servaient de débouché (Aracati, dont la zone portuaire se trouvait à trois lieues ; Sobral, qui dominait les ports des bourgs de Camocim et Acaraú). L'essor de ces centres reflète le renforcement du sertão comme zone productrice de viande séchée, d'autres produits destinés au marché régional et à certaines époques du XIX^e siècle, de coton.
- 12 En dehors de ces ports, les seuls points de la côte occupés par les colons se situaient à Fortaleza, siège du gouvernement de l'État et, au XVIII^e siècle, dans quelques bourgs, notamment à Aquiraz.
- 13 L'espace littoral, négligé par les colons, était presque intégralement occupé par les Indiens. Son paysage, complètement différent de celui qu'on trouvait de Pernambouc au Sud du Nordeste, était celui des régions littorales semi-arides.
- 14 Ce littoral est marqué par un développement important de la pêche, complétée par une faible agriculture de subsistance (manioc, coton, céréales...). L'importance de la pêche

est-elle liée aux traditions indigènes, à une maritimité indienne généralement sous-estimée ? C'est la question que nous posons.

- 15 Avant l'arrivée des Portugais, les Indiens ignoraient l'élevage de bétail, mais la pêche ne leur était pas inconnue. Dans le sertão, les Indiens s'adaptent à l'élevage de bétail. Au contact du conquérant, ils apprennent à s'occuper des bêtes et à intégrer les produits de l'élevage dans leur cuisine – le lait et ses dérivés, la viande... – et dans la production de leurs outils – le cuir surtout, employé dans la confection de toute sorte de produits. Ils apprennent de nouvelles techniques qui les conduisent, de concert avec les colons, à l'élaboration d'une civilisation du cuir.
- 16 La pêche était au contraire pratiquée par les populations indigènes avant l'arrivée des Occidentaux. Il s'agissait d'une pratique liée à la recherche de ressources alimentaires : celles-ci conféraient à la mer sa puissance attractive « pour l'humanité primitive » (Vidal de la Blache, 1995).

La transformation des sociétés indiennes : nomadisme et sédentarité

- 17 La distinction des « sociétés traditionnelles »³ entre sociétés maritimes et sociétés terriennes est fondée sur la notion de sédentarisation. C'est à partir du moment où ces sociétés se fixent en un point spécifique de l'espace qu'elles peuvent être considérées comme essentiellement terriennes ou essentiellement maritimes. C'est alors que se forment des identités directement liées à la mer, ainsi que la construction de formes qui la sous-tendent : villes, villages, hameaux, ports, forts...
- 18 Cette division dichotomique est valable en Occident⁴ ; elle s'applique mal au Brésil d'avant les contacts, car les indigènes y avaient une forte mobilité.
- 19 Le nomadisme exprimait leur niveau de dépendance par rapport au milieu, dépendance qui entraînait des déplacements fréquents en quête de nourriture, car la pêche, la chasse et l'agriculture qui s'y développaient ne fournissaient pas en elles-mêmes une quantité de produits suffisante pour nourrir la tribu.
- 20 Ainsi, les mouvements des tribus qui habitaient le littoral vers l'arrière-pays (principalement le sertão), et ceux de sens contraire, étaient courants à certaines époques de l'année. À titre d'exemple, les Cariris, habitants du sertão à l'époque de Martim Soares Moreno, se déplaçaient durant les mois d'octobre et novembre vers le littoral pour échapper aux rigueurs du climat semi-aride et profiter de la cueillette du cajou⁵ ainsi que des fruits de mer qui y abondaient. Les Tremembés, habitants du littoral, se déplaçaient en hiver vers l'arrière-pays en quête de miel et de fruits sylvestres dans la montagne d'Uruburetama⁶.
- 21 Cette mobilité était renforcée par des croyances mystiques. Elle correspondait à la recherche de la Terre Sans Mal. Il en résultait une migration dirigée vers le Nord des Indiens Tupi ; celle-ci entraînait l'expulsion des tribus moins belliqueuses vers l'arrière-pays. Ce mouvement s'accroît avec l'occupation de la *Zona da Mata* par les Portugais. À titre d'exemple, on assiste alors à l'expulsion des Cariris, anciens habitants de la zone des plages du Ceará – du Rio Grande do Norte jusqu'au fleuve Ceará – par des Indiens de la famille Tupi qui fuient les lusophones.

- 22 Le degré de développement matériel des groupes indiens ainsi que des facteurs symboliques d'ordres culturel et religieux empêchaient ainsi leur sédentarisation : ces sociétés ne pouvaient pas devenir essentiellement maritimes ou terriennes.
- 23 Les premiers groupes géographiquement stables ne se constituent qu'avec la sédentarisation déclenchée par les Portugais. Celle-ci bénéficie de l'aide sensible des Métis et des Indiens alliés. Les communautés de pêcheurs sont également tributaires de cette politique.

La familiarité des Indiens du Brésil avec la mer au moment des premiers contacts

- 24 Les rapports des Indiens avec les rivages ont été décrits par les premiers Occidentaux venus au Brésil au XVI^e siècle, aussi bien dans des documents officiels que dans des récits de voyage ; ils traitent de la pêche ainsi que des instruments qu'elle met en œuvre.
- 25 Le premier texte comportant des informations sur ce point est la lettre écrite par l'écrivain officiel du Roi du Portugal, Pero Vaz de Caminha (dans Abreu, 1910), en 1500, au moment de la découverte du Brésil. Dans ce document, il décrit les embarcations (*almadias*) employées à l'époque par les Indiens de la Baie de Todos os Santos à Salvador :
- « et certains [Indiens] se sont mis en *almadias*, dont il y avait deux ou trois, qui ne sont pas faites comme celles que j'ai déjà vues ; il y a seulement trois bois attachés ensemble ».
- 26 Une cinquantaine d'années plus tard, nous disposons de deux récits de voyage portant sur le Brésil et les Indiens. Ces ouvrages sont représentatifs de l'entreprise française au Brésil (1555-1560) : ils décrivent avec précision la façon dont les Indiens tirent alors parti des littoraux. Ils sont parus en France : le premier, écrit par André Thevet en 1557, est le récit d'un voyage effectué au Brésil en 1555 ; le second, publié par Jean de Léry en 1578, raconte son séjour au Brésil en 1556.
- 27 Ce deux ouvrages contemporains sont représentatifs des premières études de caractère ethnographique relatives aux Brésiliens. D'après Franck Lestringant (1997), l'ouvrage d'André Thevet « représente l'un des premiers monuments ethnographiques du genre » ; selon Claude Lévi-Strauss (1994), celui de Jean de Léry est le « premier modèle de monographie d'ethnologie ».
- 28 Dans *Les singularités de la France Antarctique* (1997), André de Thevet décrit l'activité de la pêche, telle qu'elle est pratiquée à Rio de Janeiro par les adultes et les enfants, ainsi que leurs instruments de pêche et leur façon de prendre les poissons.
- « Je ne veux pas passer outre sans particulièrement traiter du poisson qui se trouve en ce beau fleuve de Ganabara ou de Janaire, en grande abondance et fort délicat. [...] Au reste, les plus grands pêchent aussi le grand poisson dont cette rivière porte en abondance. La manière de le prendre est telle, qu'étant tout nus en l'eau, soit douce ou salée, leur tirent coups de flèche, à quoi sont fort dextres, puis les tirent hors de l'eau avec quelque corde faite de coton ou écorce de bois, ou bien le poisson étant mort vient de soi-même sur l'eau ».
- 29 L'ouvrage de Jean de Léry (1994), intitulé *Histoire d'un voyage en terre de Brésil* est l'une des œuvres phares de la littérature de voyage au XVI^e siècle. Il est plus riche d'enseignements que celui d'André Thevet. Décrivant la manière de pêcher des Indiens,

il rend compte notamment de la familiarité des Indiens avec la mer et du perfectionnement de leurs techniques de pêche au contact des Occidentaux, avec en particulier l'introduction de l'hameçon de fer.

- 30 Léry évoque la façon de pêcher des Indiens et souligne leur familiarité avec l'eau :
« quant à la façon de pêcher des sauvages, faut noter sur ce que j'ay jà dit, qu'ils prennent les mulets à coups de flesches (ce qui se doit aussi entendre de toutes autres especes de poissons qu'ils peuvent choisir dans l'eau) que non seulement les hommes et les femmes de l'Amerique, ainsi que chiens barbetes,⁷ à fin d'aller querir leur gibier et leur pesche au milieu des eaux, sçavent tous nager : mais qu'aussi les petits enfants dès qu'ils commencent à cheminer, se mettans dans les rivières et sur le bord de la mer, grenouillent desjà dedans comme petits canards ».
- 31 Cette aisance à la mer, semblable à celle des poissons, impressionne Jean de Léry (1994). Typiquement européen, il était certainement marqué par les images répulsives de la mer qui en font un synonyme de peur et ont longtemps éloigné les Occidentaux de la mer et des littoraux.
- 32 Jean de Léry revient sur les techniques indigènes de pêche et de navigation :
« pour donc parachever ce que j'avois à dire touchant la pescherie de nos Toïoupinambaults, outre ceste maniere de flescher les poissons, dont j'ay tantost fait mention, encor, à leur ancienne mode, accommodant des espines en façon d'hameçons, et faisant leurs lignes d'une herbe qu'ils nomment Toucon,⁸ laquelle se tille comme chanvre, et est beaucoup plus forte : ils peschent non seulement avec cela de dessus les bords et rivages des eaux, mais aussi s'advançans en mer et sur les fleuves d'eau douce, sur certains radeaux, qu'il nomment Piperis, composez de cinq ou six perches rondes plus grosses que le bras, jointes et bien liées ensemble avec des hars de jeune bois tors : estant di-je assis là-dessus, les cuisses et les jambes estendues, ils se conduisent où ils veulent, avec un petit baston plat qui leur sert d'aviron. [...] ces radeaux de bois, arrangez comme tuyaux d'orgues, sont non seulement tantost fabriquez de ceste façon, mais qu'aussi flottans sur l'eau, comme une grosse claye, ils ne peuvent aller au fond ».
- 33 Ce que décrit ainsi Jean de Léry de manière plus précise que Pedro Vaz de Caminha, c'est la *jangada*, l'esquif qu'emploient toujours les pêcheurs du Ceará.
- 34 Jean de Léry montre comment les Indiens tirent parti de leurs contacts avec les Français :
« Or au surplus de tout ce que dessus, quand nos sauvages nous voyoyent pescher avec les rets que nous avions portées, lesquelles eux nomment Puissa-ouassou, ils ne prenoient pas seulement grand plaisir de nous aider, et de nous veoir amener tant de poissons d'un seul coup de filet, mais aussi si nous les laissons faire, eux seuls en sçavoyent jà bien pescher. Comme aussi depuis que les François trafiquent par delà, outre les commoditez que les Bresiliens reçoivent de la marchandise qu'ils leur portent, ils les louent grandement de ce que le temps passé, estans contrains (comme j'ay dit) au lieu de hameçons de mettre des espines au bout de leurs lignes, ils ont maintenant par leur moyen ceste gentille invention de ces petits crochets de fer, qu'on trouve si propre à faire ce mestier de pescherie ».
- 35 On saisit ainsi sur le vif la transmission de techniques et d'instruments qui enrichissent les savoir-faire indiens en matière de pêche.

La genèse des communautés de pêcheurs au Ceará

Les premiers témoignages : des Indiens familiers avec la mer

- 36 Le séjour des Français n'a malheureusement pas laissé de telles traces au Ceará et au Maranhão. Les seules sources portugaises concernant les mœurs indigènes sont soit les lettres officielles dont le principal objet était d'informer des ressources existant dans les capitaineries (ce qu'exigeaient les gouverneurs conquérants qui cherchaient à mieux connaître le territoire et ses possibilités d'exploitation ; Alves, 1982), soit les lettres des missionnaires jésuites dont les renseignements ethnographiques étaient rares (Pompeu Sobrinho, 1967). Leurs préoccupations étaient de caractère essentiellement économique ou évangélique. Les Ibériques sont connus, à des rares exceptions près, pour « se priver du registre d'informations d'intérêt anthropologique » (Pompeu Sobrinho, 1967).
- 37 Les sources disponibles limitent les analyses sur le Ceará à quelques indications rapides sur le développement de la pêche et sur l'utilisation qui y est faite des instruments occidentaux au XVII^e siècle. C'est beaucoup moins riche que ce que rapportaient André Thevet et Jean de Léry à propos des Indiens de Rio de Janeiro.
- 38 Le premier document historique comportant des informations relatives à la pêche et à l'emploi d'instruments de pêche occidentaux est le *Relação do Maranhão*. Ce petit document a été écrit en 1608 par le Père Luiz Figueira. Du fait de sa date – c'est le plus ancien texte sur l'histoire du Ceará –, il constitue un ensemble fort utile de notations géographiques sur la zone côtière du Ceará et d'informations de caractère ethnologique.
- 39 Le Père Luiz Figueira (1967) parle de la pêche à plusieurs reprises. Il mentionne des Indiens qui partent à la pêche :
- « tout cela s'est passé face à des jeunes gens qui se préparaient dans leur maison pour aller pêcher. Et parmi eux il y avait deux garçons qui étaient à moi, mais comme ceux-ci sont sauvages à bien des égards, ils n'ont pas été me prévenir, mais s'en sont allés pêcher l'après-midi ; en revenant ils pensaient être sûrs de ne plus me retrouver vivant. En arrivant, ils m'ont dit qu'ils pensaient que le Cobra Azul m'avait déjà tué » (Figueira, 1967).
- 40 Dans un autre passage, il mentionne un lieu de grandes pêcheries :
- « après avoir marché tout le mois de février, nous sommes arrivés le 2 mars à Pará qui est un excellent rivage qui est situé, à peu près, à trente cinq lieues de Jaguaribe où l'on trouve trois ou quatre fleuves d'eau douce et un autre fleuve très important et agréable ; ce rivage se situe à quatre degrés et il s'y fait de grands pêcheries ; ici on a rencontré des Indiens réfugiés, qui avaient échappé aux Portugais et dont le principal s'appelle Acaiuy » (Figueira, 1967).
- 41 Dans un passage, il donne une indication sur l'utilisation, par les Indiens, des instruments de pêche offerts par les Occidentaux :
- « ces pauvres venaient sans arcs ni flèches comme de fugitifs prisonniers. En nous voyant, ils ont pris souffle, et comme ressuscités de la mort à la vie, ils se réjouissaient avec leurs parents ; je leur ai demandé s'ils avaient des nouvelles des curés, ils ont répondu que oui et qu'ils désiraient qu'on aille chez eux pour qu'on s'habitue à ramener des outils, hameçons et vêtements et qu'on en donne à tous, ce que les Blancs ne faisaient pas » (Figueira, 1967, p. 78).

- 42 Le dialogue du prêtre et de l'Indien témoigne de la valeur que l'hameçon revêtait pour les indigènes. C'est un des articles occidentaux qu'ils préféraient. Il constituait un important produit d'échange : les jésuites en emportaient avec eux pour s'assurer une bonne entente avec les Indiens – de même que les Français à Rio de Janeiro à l'époque de Jean de Léry.
- 43 Pendant leur séjour au Ceará (1649-1654), les Hollandais ne fournissent guère plus d'informations ethnographiques que les documents ibériques. Ils se contentent d'observations superficielles sur la pêche et sur les instruments employés à cet effet par les Indiens, sans donner de descriptions détaillées.
- 44 Le *Journal en andere bescheyden van Mathias Becke cyt Siara* est le texte le plus représentatif. Dans ce document, Mathias Beck mentionne un Indien qui pêchait dans sa *jangada*, référence qui ne touche ni à sa façon de pêcher, ni aux caractéristiques de l'embarcation. Le fait apparaît de manière incidente : Mathias Beck, averti de l'arrivée d'une embarcation qui pourrait être portugaise, envoie un yacht avec à son bord quelques soldats et son huissier pour le repérer :
- « Le dit greffier y arrivant n'a plus pu voir l'embarcation. Cependant, après une demi-heure d'attente, un Indien qui se trouvait dans sa *jangada* (*singael*) pêchant sur la mer le rejoignit, et lui dit que ladite embarcation était ancrée au Nord du fleuve Ceará dans une grande baie » (Beck, 1903).
- 45 Les premiers chroniqueurs du Brésil insistent sur l'habileté des Tremembés dans la pêche au requin : « Ils étaient d'excellents nageurs, chasseurs habiles et dans la pêche cherchaient le requin dont la capture était faite avec l'emploi de flèches bi-pointues » (Fernandes, 1977 ; Aragão, 1991).
- 46 Les indications relatives aux Indiens portent principalement sur leur participation à la chasse aux ennemis des conquérants – en l'espèce, les Portugais. C'est une mention qui figure dans plusieurs documents anciens.
- 47 Ces indications sur les premiers temps de la pêche soulignent la familiarité des Indiens du Ceará avec l'élément liquide. Leurs pratiques étaient totalement différentes de celles qui s'étaient développées en Europe, où les bains de mer avaient une vertu thérapeutique et où la natation représentait un défi courageux lancé par les hommes, ces pratiques ayant pour point commun une valeur médicale rigoureuse.
- 48 Au Brésil, l'image qui se dégage est celle d'un jeu auquel participaient tous les éléments de la société, hommes et femmes, adultes et enfants. Un jeu sans les problèmes d'une normalisation médicale, ce qui rend plus libre par rapport à la mer, sans peur ni hésitation.
- 49 Par leur comportement face à l'élément liquide, sans avoir de grands soucis – sauf la peur d'être emporté par un grand poisson⁹ –, ils ressemblaient, selon Jean de Léry (1994), à « une troupe de Marsouins ». Ce type de baignade est proche de celui décrit par Alain Corbin (1988) à propos de la Méditerranée, où « les troupes de baigneurs » ressemblaient à « une bande de dauphins ». Le seul point commun avec la pratique normalisée de la natation était son caractère d'exclusivité masculine.
- 50 Une telle agilité dans l'eau et un tel attachement à l'élément aquatique rend très difficile la tâche des jésuites qui essaient de les « civiliser », notamment quand il s'agit d'introduire les vêtements occidentaux. Les Indiens avaient l'habitude de se baigner à volonté pour se rafraîchir et considéraient les vêtements comme une entrave aux baignades agréables auxquelles ils se livraient durant toute la journée.

De la familiarité avec la mer à la pêche comme genre de vie

- 51 La mise en évidence de cette familiarité des Indiens avec les rivages ne doit cependant pas conduire à caractériser leurs sociétés comme essentiellement maritimes.
- 52 La singularité du littoral est de ne pas avoir été marqué par le latifundium. La division du territoire brésilien en *sesmarias* n'est réalisée que dans les zones économiquement exploitables. Les plages n'ont pas d'intérêt économique. Leur seule valeur est stratégique : elles n'intéressent que les gouverneurs portugais, soucieux d'une probable invasion étrangère. Elles restent souvent à l'écart des espaces dominés par les *Senhores de Engenho*¹⁰ et les Colonels¹¹.
- 53 Soucieuse d'un type d'occupation littorale qui contribuerait à la défense de la colonie¹², la Couronne portugaise fixe des règles pour l'occupation des *marinhas*¹³. La première figure dans la Charte Royale du 12 novembre 1698¹⁴, qui stipule que ces terrains appartiennent au Roi, seul responsable (à travers ses représentants) de la détermination de leurs usages possibles¹⁵.
- 54 Cette réglementation n'empêchait pas, *a priori*, le développement de l'activité de la pêche sur les *marinhas*. Elle était, d'une certaine manière, admise par le gouvernement.
- 55 Cette ouverture possible à une exploitation fondée sur la pêche entraîne l'apparition des premières communautés de pêcheurs sur le littoral. Ces communautés sont principalement issues des anciens groupes indigènes qui habitaient le littoral. Leur émergence est due à la fois à des aspects judiciaires et aux innovations technologiques venues d'Occident
- 56 On voit donc les facteurs qui modèlent la société littorale. Dans le domaine juridique, on assiste à la mise en place, à l'intérieur des terres, d'une structure foncière fondée sur la propriété privée¹⁶. Elle entraîne la fin des déplacements saisonniers des populations littorales, où elles allaient chercher de la nourriture, grâce notamment à la collecte de fruits et du miel, mais aussi grâce à la chasse.
- 57 Dans le domaine des innovations technologiques, on observe un perfectionnement des équipements de pêche (notamment des embarcations – les *jangadas*, désormais dotées d'une voile triangulaire)¹⁷ ainsi que l'usage d'instruments d'origine occidentale (le hameçon, les filets...), qui favorisent le développement de communautés fondées uniquement sur la pêche. L'arsenal des techniques et des connaissances occidentales améliore les savoir-faire des Indiens. Cette transformation est à la fois cause et conséquence de leur sédentarisation.

Sédentarisation, métissage et persistance des dominantes indiennes de la culture

- 58 Le type de sédentarisation des groupes indigènes installés sur les plages résulte des échanges entre Indiens et Occidentaux. Ces échanges ont été renforcés et enrichis par un métissage intense dans lequel l'élément venu du sertão s'est ajouté à celui du littoral. On relève surtout des éléments métis (d'Indiens avec les Blancs) qui, fuyant les aléas climatiques (la sécheresse qui entraîne la famine), trouvent refuge dans les communautés de pêcheurs sur les zones de plage.

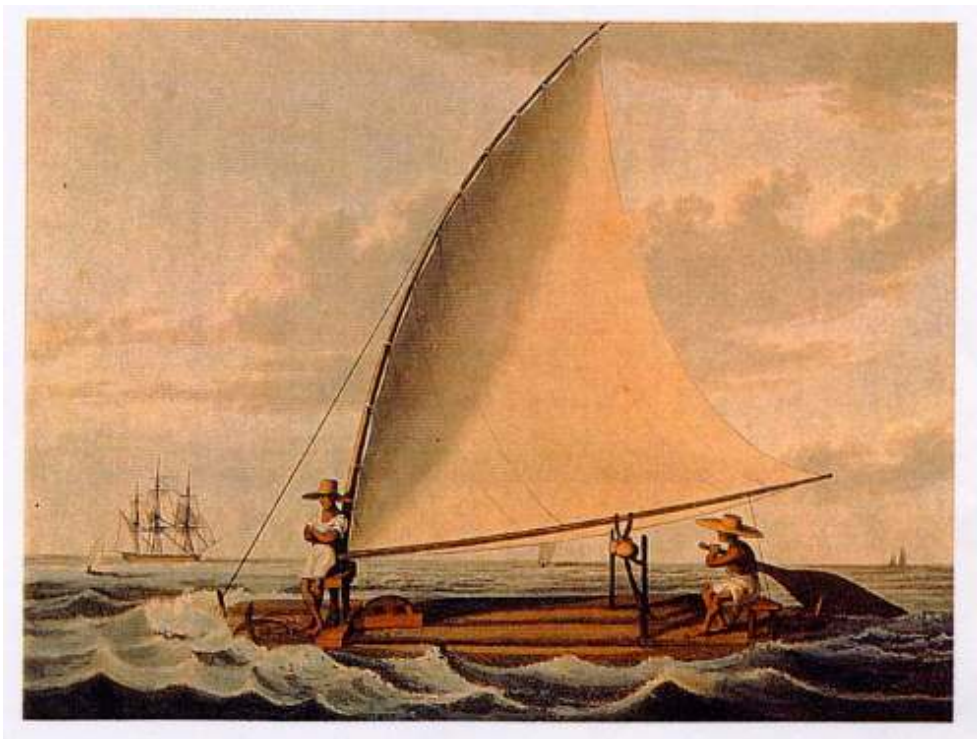
- 59 À la différence de ce qui se passe dans le sertão, ce métissage n'efface pas la représentation dominante de l'élément indigène. Cette hégémonie est mise en évidence par un héritage évident aussi bien dans le domaine des techniques de pêche et de navigation que dans celui des mythes et croyances qui marquent la vie de ces communautés de pêcheurs, en leur donnant un sens et en répondant à leurs soucis vis-à-vis de la mer.
- 60 En ce qui concerne les mythes qui exprimaient la peur des Indiens à l'égard de la mer, celui des hommes marins est à souligner. Ce mythe, initialement mentionné par Jean de Léry (1994) au XVI^e siècle, est analysé par Gabriel Soares de Sousa (1974) au XIX^e siècle, dans son *Traité descriptif du Brésil* de 1857.
- 61 D'après ce chroniqueur,
- « il n'y a pas de doute qu'on trouve à Bahia et dans ces environs [appelés Recôncavo], beaucoup d'*hommes marins*, que les Indiens appelaient dans leur langue *Ipupiara*, lesquels marchent dans des fleuves d'eau douce en été, où ils causent des dommages aux Indiens pêcheurs et collecteurs de coquillages qui se déplacent en *jangadas*, où ils les prennent, et à ceux qui marchent au bord des fleuves, dans les '*jangadas*' ; ils les attrapent les uns les autres, et les mettent sous l'eau, où ils les noient ; ces derniers sont rejetés sur terre en raison de la marée basse, noyés et mordus à la bouche, au nez et dans les parties génitales » (Sousa, 1974).
- 62 Le processus de sédentarisation n'a donc pas effacé les mythes des Indiens du XVI^e siècle. Ces mythes constituent un héritage transmis à ceux qui pratiquent la pêche.
- 63 La persistance de la culture indienne est également attestée par le fait que les communautés littorales sont de vraies sociétés de subsistance. Elles reproduisent le style de vie indigène, qui crée un cadre comportemental et social affranchi des vicissitudes du mercantilisme. Les populations littorales ne pêchent que pour alimenter leurs familles, ce qui les fait apparaître comme paresseuses, à l'instar de leurs pairs, les Indiens.
- 64 Les groupes de pêcheurs se trouvent partout sur le littoral et représentent un autre mode d'occupation de l'espace au Ceará¹⁸. Leur activité engendre la création de véritables communautés maritimes sur le littoral, dans les régions voisines de Fortaleza, en particulier. Dans cette ville, elles constituent le germe des hameaux du Mucuripe et du Meireles (désormais intégrés à la zone urbaine de Fortaleza).
- 65 Cette prépondérance de la pêche dans les régions littorales voisines de Fortaleza conduit João Brígido à parler de Fortaleza comme d'un
- « petit hameau de pêcheurs, où habitait le *capitão-mor* gouverneur, quelques marchands portugais, et une petite force militaire détachée de Pernambuco » (Brígido, 1910).
- 66 C'est là un effet de style exagéré, car Fortaleza était dès cette époque la capitale administrative du Ceará. Mais c'était une ville pauvre et sans grande activité économique. Pour assurer l'alimentation de ses habitants, elle tentait de soumettre les zones voisines, entre autres celle des pêcheurs.
- 67 Cet essai de domination passe par l'instauration de règlements pris à l'initiative du Conseil municipal pour assurer le ravitaillement de la ville. La vente de farine de manioc était réglementée¹⁹ et celle de la viande, taxée²⁰. Cette réglementation revêt, d'après João Brígido, un caractère vexatoire et concerne aussi les pêcheries et la consommation de poisson.

- 68 Dans ce domaine, il s'agit de l'ordonnance du 26 octobre 1811 dont les paragraphes 1, 2 et 3 touchent la pêche et la consommation de poisson. Elle précise que :
- 1° - tous les *jangadeiros* [pêcheurs qui utilisaient une *jangada* pour pêcher] seront obligés tous les jours d'aller pêcher avec leurs *jangadas*, cela à des heures appropriées, sauf quand le temps est tel que ces derniers n'arrivent pas à y aller, sous peine de 30 jours de prison, pour chacun des *jangadeiros*.
 - 2° - pour la mise en pratique de ce premier article, il soit élu et déterminé qu'un des *jangadeiros* de grand sérieux soit caporal, que tous les autres *jangadeiros* respectent et auquel ils obéiront, comme s'il était un officier de justice [...].
 - 3° - avant de procéder à la distribution du poisson à tout le public, on le délivrera préférentiellement au gouverneur de la capitainerie, à l'auditeur se trouvant dans la ville, aux conseillers municipaux et procureur du conseil [...] (Brigido, 1979).
- 69 Cette réglementation réduit les pêcheurs « à une condition presque servile » (Brigido, 1979), ce qui remet en cause leur style de vie qui échappait aux contraintes du mercantilisme. Cette façon de vivre correspondait au modèle que les communautés de pêcheurs avait hérité des civilisations indiennes, mais elle créait des problèmes d'approvisionnement en poisson pour les villes littorales.

Les populations littorales et la défense du Brésil

- 70 Le développement de la pêche conduit ainsi à la consolidation d'une importante zone ethnographique, marquée par la présence des hameaux de pêcheurs et de leurs bâtiments particuliers ainsi que par l'utilisation des matériels spécifiques de cette activité, les *jangadas*²¹, en particulier.

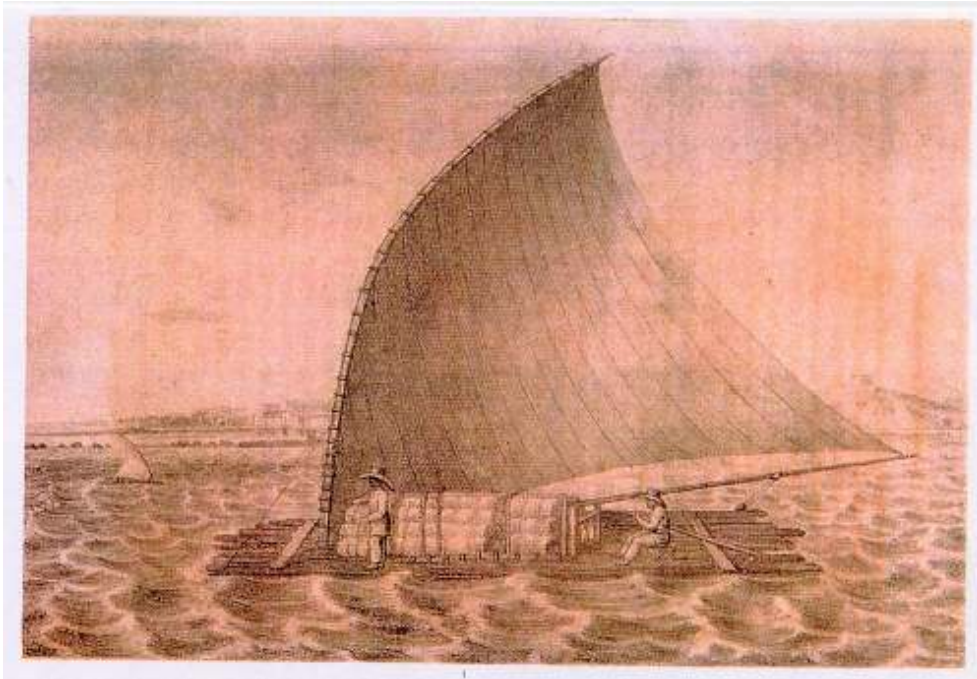
Figure 1. Jangada sur un tableau de Henry Koster, voyageur venu au Brésil en 1809



- 71 Puisant ses racines à l'époque du Brésil colonial, cette zone ethnographique témoigne d'une continuité qui se trouve inscrite dans le paysage littoral. Cette continuité favorise

la politique de défense du territoire mise en œuvre par les forces armées. Celles-ci sont en effet soucieuses d'assurer la sécurité du pays en favorisant le peuplement de ses rivages : cette politique concerne évidemment le front de mer des municipes littoraux du Ceará (avec leurs 573 kilomètres d'étendue), y compris Fortaleza.

Figure 2. Jangada sur un tableau de James Henderson, diplomate en visite au Brésil entre 1819 et 1821



Considérations finales : la part du littoral et celle du sertão dans l'imaginaire du Ceará

- 72 La persistance, sur les rivages de l'État, d'une population dont la culture a des racines indiennes évidentes, encourage les critiques relatives à l'imaginaire social du Ceará. Celui-ci a-t-il seulement été construit à partir des images issues du sertão ? L'existence de cette zone ethnographique littorale suffit à prouver qu'il n'en est rien. Dans la construction de l'imaginaire social du Ceará, une intercomplémentarité existe entre les images issues du sertão et celles issues du littoral.
- 73 La première image est celle du sertão, mise en évidence par Djacir de Menezes (1995) à propos de l'autre Nordeste. La deuxième image, celle du littoral, représente une tendance plus poétique : elle est fondée sur le regard romantique que les voyageurs, les poètes et les écrivains portent sur les habitants du littoral qui s'aventurent sur leurs *jangadas* dans les eaux d'une mer dangereuse.
- 74 Gustavo Barroso (1979) a particulièrement mis en évidence cette intercomplémentarité. Son étude de mœurs du sertão du Ceará (*Terra de Sol*) l'a rendu célèbre et il est revenu sur la scène littéraire en publiant un livre consacré à la maritimité.
- 75 C'est grâce à sa double expérience de la vie dans le sertão et sur le littoral qu'il a éprouvé le besoin de révéler son amour pour la mer. D'après lui :

« l'impression du Sertão ne peut pas dominer celle de la mer. Si mon premier livre, *Terra de Sol*, représente les souvenirs de l'adolescence baignée par le soleil du Sertão, dans le deuxième, *Praias e Várzeas*, la mer intervient et réclame sa part, précisément la moitié » (dans Lima, 1967).

- 76 La publication d'un ouvrage consacré à la mer, *Praias e Várzeas* en 1915 (trois ans après le célèbre *Terra de Sol*), représenterait ainsi « une sorte de réconciliation du marin Gustavo Barroso avec la mer » (Campos, 1988).
- 77 Cette prise de conscience a donné lieu à de nombreuses descriptions consacrées à la saga des pêcheurs – des personnages héroïques entrant dans la mer sur des *jangadas* fragiles pour gagner leur vie et celle de leur famille – et au paysage typiquement littoral – où la présence majestueuse des *jangadas*, brisant les vagues de la mer couleur émeraude ou reposant sur les ports de sable blanc, est très sensible. Les descriptions présentent un cadre complexe centré sur le pêcheur. Celui-ci est un homme libre qui échappe aux blessures du sertão : les latifundia, la sécheresse, la famine...
- 78 Le cadre caractéristique du début du XX^e siècle est bien rendu par Gustavo Barroso (1979) à travers son personnage Matias Jurema, un vieux pêcheur du Meireles :
 « seule la mer l'attirait et il méprisait la terre pour son ingratitude. [...]. Lorsque [la mer] était en colère, elle se laissait emporter, furieuse, jetait les grands navires sur les rochers et déchirait les *jangadas* dans le déferlement d'une vague. Sa colère se dessinait sur son visage, à la lumière du soleil, à la lumière de la lune et aux ombres des ténèbres. Et avec lui le *jangadeiro* résolu acceptait la lutte. C'était le combat de la sagesse contre la force et contre la vitesse. La terre s'étendait pleine, muette et concentrée. Elle mettait des années à donner un fruit, des mois pour produire une fécule. Il fallait la creuser avec des pelles et des houes, pour arracher quelque chose. Il semblait qu'elle donnait des aumônes. La large étendue de la mer était ouverte à tout le monde. Elle était inépuisable [...] » (Barroso, 1979).
- 79 Cette prise de conscience du maritime forme le regard des contemporains de Gustavo Barroso. Elle leur montre un monde à la fois proche et très différent de celui du sertão. Cette éducation du regard se trouve à l'arrière-plan des nouvelles attitudes face à l'élément liquide.
- 80 Le rapprochement entrepris dans la littérature par Gustavo Barroso (sur les traces de Manoel Oliveira Paiva) s'effectue à petits pas dans la vie ordinaire, probablement en raison de l'origine terrienne de ses contemporains peu habitués au littoral. Il faut ainsi du temps pour que les habitants de Fortaleza et pour que la ville elle-même se tournent vers la mer.
- 81 La prise de conscience littéraire a permis une incorporation lente et graduelle des plages dans les nouvelles pratiques maritimes que les classes plus aisées de Fortaleza intériorisaient, notamment les bains de mer, les promenades et la villégiature.
- 82 Manoel de Oliveira Paiva (1991) décrit une ville telle qu'elle n'est encore qu'à peine perçue par ses compatriotes. À travers de belles descriptions du paysage côtier, il nous présente une cité véritablement littorale. Le décor est composé de dunes blanches et de plages de sable fin, de verdoyantes forêts de cocotiers et de cajous, ainsi que d'une mer riche en poissons.
- 83 Ce cadre naturel rend possible la vie d'une importante communauté de pêcheurs. Il s'agit d'un territoire de pêche, mais où certains vivent de la cueillette de fruits et d'une petite agriculture de subsistance. Les autochtones, bien qu'éloignés de la ville, vivent en contact avec ceux qui y possèdent des maisons de campagne et/ou s'aventurent quelquefois dans ces endroits pour se soigner (pratiques thérapeutiques).

- 84 Manoel de Oliveira Paiva évoque ces contacts à travers un personnage, Maria das Dores, qui est emportée par un sentiment de curiosité.

« Maria das Dores avait le désir de partir en exploration, curieusement, comme si derrière chaque dune de nouveaux paysages se préparaient, comme si de nouvelles plages accompagnaient d'autres mers et d'autres régions de nature différente. Elle serait hébergée dans les bourgs plantés de cocotiers, dans les hameaux de pêcheurs, dans les paillotes établies sur le sable comme sur la glace, la loge des esquimaux était établie ; elle s'étendrait comme les vagues de la mer, le vent, le ciel, la poussière de neige.

La terre semblait prendre fin dans la grande dune de la pointe du Mucuripe, d'où descendait une blancheur doucement bronzée par les tonalités des nuages [...].

Maria n'a pas remarqué un poissonnier qui allait à la ville. Marchant comme d'habitude, il transportait un sac de poissons sur les épaules. Elle n'a pas vu non plus que les autres filles se moquaient d'un garçon très sale qui transportait une cargaison de noix de coco, penché entre les cartons douloureusement supportés par un misérable cheval qui cherchait instinctivement le sable durci par les vagues » (Paiva, 1971).

- 85 En invoquant cette baigneuse originaire de Fortaleza, Manoel de Oliveira Paiva restitue l'atmosphère caractéristique des zones de plage à la fin du XIX^e siècle, où s'observent deux familles de pratiques contrastées. La première marque l'apparition d'une société de loisirs, dont l'émergence est perceptible à cette époque. La deuxième est caractéristique des sociétés traditionnelles : elle amène les hommes à se rapprocher d'une mer qui peut les nourrir et leur offre d'autres ressources à exploiter.
- 86 En montrant les baigneuses qui se moquent d'un jeune vendeur de coco, Manoel de Oliveira Paiva dépeint une atmosphère qui n'est pas pleinement harmonieuse, mais où une cohabitation est possible. La faible urbanisation (concentrée dans la zone du port et son voisinage : la plage de Formosa) permettait le maintien et le développement de la pêche sur les autres plages de Fortaleza.

BIBLIOGRAPHIE

ABREU, Capistrano de, 1910, « Vaz de Caminha e sua carta », dans *Revista do Instituto do Ceará*, tomo 24, Fortaleza.

ABREU, Maurício de Almeida, 1997, « A apropriação do território no Brasil colonial », dans Iná Elias de Castro et al. (dir.), *Explorações Geográficas - percursos no fim do século*, Rio de Janeiro, Bertrand Brasil.

ANDRADE, Manuel Correia de, 1964, *A terra e o homem no Nordeste*, São Paulo, Editora Brasiliense.

ALVES, Joaquim, 1982, *História das Secas (séculos XVII a XIX)*, Mossoró, Coleção Mossoroense, vol. CCXXV.

BARROSO, Gustavo, 1979, *Praias e várzeas ; Alma sertaneja*. Organização, Atualização ortográfica, Introdução crítica, Bibliografia e notas de Otacílio Colares, Rio de Janeiro, Academia Cearense de Letras/José Olympio.

- BECK, Mathias, 1903, « Journael en andere bescheyden van Mathias Becke cyt Siara ». Trad. Alfredo de Carvalho, dans *Revista do Instituto do Ceará*, tomo 17. Fortaleza.
- BRIGIDO, João, 1910, « A Capitania do Ceará : seu comércio », dans *Revista do Instituto do Ceará*, t. 24, Fortaleza.
- BRIGIDO, João, 1979 [1^{ère} édition 1882], *A Fortaleza em 1810*, Fortaleza, Edições Universidade Federal do Ceará/Prefeitura Municipal de Fortaleza.
- CAMPOS, Eduardo, 1988, *Gustavo Barroso - sol, mar e sertão*, Fortaleza, EUFC.
- CAMPOS, Eduardo, 1996, *O inventário do quotidiano - breve memória da cidade de Fortaleza*, Fortaleza, Edições Fundação Cultural de Fortaleza/ PMF.
- CORBIN, Alain, 1988, *Le territoire du vide : l'Occident et le désir du rivage (1750-1840)*, Paris, Aubier.
- DURANT, Gilbert, 1996, *Champs de l'imaginaire*, Grenoble, Ellug.
- FERNANDES, Yaco, 1977, *Notícias do povo cearense*, Fortaleza, Imprensa Universitária da Universidade Federal do Ceará.
- ARAGÃO, Raimundo Batista, 1991, *Índios do Ceará e topônimos indígenas*, Fortaleza, Ed. Barraca do Escritor Cearense.
- FERREIRA, Aurélio Buarque de Holanda, *Dicionário eletrônico*.
- FIGUEIRA, Luiz, 1967, « Relação do Maranhão », dans *Três documentos do Ceará Colonial*, Introduction, notes et commentaires de Thomaz Pompeu Sobrinho, Fortaleza, Coleção História e Cultura, Departamento de Imprensa Oficial.
- VIDAL DE LA BLACHE, Paul, 1995, *Principes de géographie humaine*, Paris, Éditions UTZ.
- LÉRY, Jean de, 1994, *Histoire d'un voyage en terre du Brésil*, Paris, Bibliothèque classique.
- LESTRINGANT, Franck, 1997, « Introduction », dans André Thevet, *Le Brésil d'André Thevet - Les singularités de la France Antarctique (1557)*, édition intégrale établie, présentée et annotée par Franck Lestringant, Paris, Éditions Chandeigne.
- LESTRINGANT, Franck, 1994, dans Jean de Léry, *Histoire d'un voyage en terre du Brésil*, Paris, Bibliothèque classique.
- LEVI-STRAUSS, Claude. « Sur Jean de Léry : entretien avec Claude Lévi-Strauss », dans Jean de Léry, *Histoire d'un voyage en terre du Brésil*, texte établi, présenté et annoté par Frank Lestringant, Paris, Librairie Générale Française, 1994.
- LIMA, Herman, 1967, *Poeira do tempo (memórias)*, Rio de Janeiro, Livraria José Olympio.
- LLINAS, Miguel Seguí, 1996, Tourisme, insularité et maritimité : la Corse et les Baléares aux XIX^e et XX^e siècles, dans Françoise Peron *et al.*, *La Maritimité aujourd'hui*. Paris, Éditions L'Harmattan.
- MENEZES, Djacir, 1995 [1^{ère} édition 1937], *O Outro Nordeste : ensaio sobre a evolução social e política do Nordeste da « civilização do couro » e suas implicações históricas nos problemas gerais*, Fortaleza, UFC.
- PAIVA, Manoel de Oliveira, 1971, *A Afilhada*, Fortaleza, Ed. Anhambi.
- PAIVA, Melquíades Pinto, 1968, « Uma hipótese histórica - a caça do cachalote por indígenas cearenses », dans *Revista do Instituto do Ceará*, tomo LXXXII, Fortaleza, Imprensa da Universidade Federal do Ceará.
- PERON, Françoise, « De la maritimité... », dans Françoise Peron *et al.*, *La Maritimité aujourd'hui*. Paris, L'Harmattan, 1996, p. 15.

POMPEU SOBRINHO, Thomaz, 1967, « Relação do Maranhão : Introdução, notas e comentários », dans *Três documentos do Ceará Colonial - Relação do Maranhão, Relação do Ceará e Diário de Matias Beck*, Fortaleza, Departamento de Imprensa Oficial.

POMPEU SOBRINHO, Thomaz, 1937, « O homem do Nordeste », dans *Revista do Instituto do Ceará*, tomo LI, Fortaleza.

PORTO, José da Costa, 1965, *Estudo sobre o sistema sesmario*, Recife, Imprensa Universitária.

RAOULX, Benoît, 1996, « Les paradoxes de la maritimité : les îles Féroé », dans Françoise Peron et al., *La Maritimité aujourd'hui*, Paris, L'Harmattan.

SOUSA, Gabriel Soares de, 1974, « Capítulo CXXVII : que trata dos homens marinhos », dans *Notícias do Brasil*, São Paulo, MEC.

THEVET, André, 1997, *Le Brésil d'André Thevet - Les singularités de la France Antarctique (1557)*. Édition intégrale établie, présentée & annotée par Frank Lestingant, Paris, Éditions Chadeigne.

TROCHET, Jean René, 1998, *Géographie historique : hommes et territoires dans les sociétés traditionnelles*, Paris, Nathan.

NOTES

1. Thomas Pompeu Sobrinho l'a montré dès 1937.
2. Cette singularité par rapport à l'ensemble du Nord-Est colonial est la pierre angulaire du processus de construction de ce que Djacir de Menezes (1995) a appelé l'autre Nord-Est. L'absence de zone forestière humide (*Zona da Mata*) et d'une quelconque zone de transition entre le littoral et le sertão y a entraîné la formation d'un espace dominé par l'élevage de bovins (à la seule exception du Cariri). Cet espace hégémonique dominait le littoral et ses zones de plage. C'était là un modèle nettement différent de celui des espaces producteurs de canne à sucre, dans lesquels le littoral dominait le sertão.
3. "[L'expression sociétés traditionnelles] doit sa création au déplacement du champ d'intérêt géographique de l'ethnologie après la Seconde Guerre mondiale. Depuis qu'ils s'intéressent autant à leurs sociétés d'origine qu'aux sociétés exotiques, les ethnologues ont nommé les premières "sociétés traditionnelles" ; puis l'expression a désigné progressivement l'ensemble des sociétés jusqu'aux bouleversements de la période contemporaine. Le concept de société traditionnelle est donc devenu aussi *de facto* un concept historique et géographique" (Trochet, 1998).
4. L'Occident met en évidence la thèse selon laquelle les "sociétés traditionnelles" étaient essentiellement terriennes. Cette thèse touche aussi les sociétés insulaires dont les habitants sont présentés avant tout comme terriens. En ce sens, Françoise Peron affirme que, "jusqu'au début de ce siècle, les communautés dont l'identité reconnue est directement liée à la mer, étaient peu nombreuses. [...] Les îles, par exemple, étaient habitées par des sociétés essentiellement terriennes" (Peron, 1996). Cette thèse est renforcée par Benoît Raoulx (1996), qui écrit à propos des îles Féroé "leur situation semble paradoxale : un monde de représentations, où la symbolique terrienne tient une grande place". Cette caractérisation est justifiée par Miguel Seguí Llinas (1996) comme étant suscitée, soit par la morphologie du littoral [...], soit par les rapports de force entre les sociétés insulaires et celles des rivages voisins [...].
5. Fruit intensivement exploité par les Indiens et à partir duquel ils fabriquaient une boisson appelée *cajuina*. Même sa noix était exploitée et servait de réserve d'aliments pour l'hiver (voir, à ce propos, Martim Soares Moreno, "Relação do Ceará").

6. À cette époque, ces produits se trouvaient en abondance dans les montagnes (voir, à ce propos, Thomaz Pompeu Sobrinho, "Relação do Maranhão : Introdução, notas e comentários", *op. cit.*).
7. Manchete : Hommes, femmes et enfants américains bons nageurs (Lestringant, 1994).
8. La palme Tukun, dont la fibre servait à confectionner cordes et filets (Lestringant, 1994).
9. À ce propos, les Indiens croyaient à l'existence d'un poisson ayant des mains et un visage semblables à ceux des hommes et qui pouvait les emporter en mer. La première mention de cette légende se trouve dans l'ouvrage de Jean de Léry (Léry, 1994).
10. Acteur très influent dans la vie économique, politique et sociale de la *Zona da Mata*. Son pouvoir était lié à son statut de propriétaire de latifundia exploitant la canne à sucre.
11. Propriétaires des *fazendas* pour l'élevage de bétail dans le sertão. C'est l'un des éléments les plus influents de la vie économique, politique et sociale de cette région.
12. À ce propos, voir Maurício de Almeida Abreu, "A apropriação do território no Brasil colonial", dans Iná Elias de Castro *et al.* (dir.), *Explorações Geográficas - percursos no fim do século*, Rio de Janeiro, Bertrand Brasil, 1997.
13. Terrains appelés *salgado*, où la mer n'arrive qu'avec les inondations (cf. José da Costa Porto, 1965, *Estudo sobre o sistema sesmarial*. Recife, Imprensa Universitária, dans Maurício de Almeida Abreu, "A apropriação do território no Brasil colonial", *op. cit.*, p. 236).
14. Document de caractère juridique adressé par le Roi à une autorité du gouvernement colonial et sans passer par les chancelleries.
15. *Seul le roi avait le pouvoir de les distribuer [...]. De ce fait, on pouvait occuper les terrains littoraux seulement avec l'autorisation des représentants de la Couronne* (Maurício de Almeida Abreu, "A apropriação do território no Brasil colonial", *op. cit.*, p. 236).
16. Principalement les *sesmarias* qui, comme on l'a vu, aboutissent à la construction de *fazendas* spécialisées dans l'élevage de bétail.
17. Si personne ne sait qui a inventé les *jangadas* (embarcations typiques du Nord-Est brésilien (voir figures 1 et 2), leurs caractéristiques anciennes nous amènent toutefois à penser à des *almadias* indigènes perfectionnées, avec l'introduction de voiles triangulaires et d'autres équipements de navigation.
18. Par opposition à celui du sertão, dans lequel les fermes sont les éléments moteurs de l'occupation.
19. La vente de farine de manioc était contrôlée par le Conseil, qui s'en chargeait durant les crises (Brigido, 1979).
20. La viande était vendue au peuple pour un prix taxé, en moyenne 960 cruzados par arrobe (Brigido, 1979).
21. Radeau à voile triangulaire qui constitue l'instrument de travail des pêcheurs.

RÉSUMÉS

Ce document traite de la caractérisation des sociétés maritimes traditionnelles au Brésil. L'analyse est fondée sur des documents anciens qui nous ont incité à penser le processus de constitution de la pêche traditionnelle dans ce pays comme résultat de la constitution, d'une part, de la structure agraire basée sur une propriété privée et qui provoque la fin des transhumances saisonnières (à la recherche de nourriture par la chasse et la cueillette des fruits et du miel) et l'incorporation et, d'autre part, des innovations technologiques par les Indiens,

avec l'amélioration des embarcations de pêche (radeaux), l'utilisation d'instruments occidentaux (hameçons, filet de pêche...), ce qui a favorisé le développement de communautés maritimes dont le genre de vie est fondé uniquement sur la pêche. Ce sont là l'arsenal technique et les connaissances européennes qui ont amélioré les savoir-faire ancestraux et cette amélioration est donc en même temps cause et conséquence de la sédentarisation. *Grosso modo*, on peut conclure que le type de groupes indigènes sédentaires, vivant dans des zones de plage, est le résultat des échanges établis entre Indiens et Européens, renforcés et enrichis par le phénomène de l'intense mélange inter-racial par lequel des éléments de la campagne ont rejoint la côte.

This paper treats the characterization of traditional maritime societies in Brazil. Analysis grounded in old documents induced us to grasp the process of constitution of traditional fishing in this country as a result of the constitution, on the one hand, the agrarian structure based on private property that causes the end of the seasonal shifts (in search of food, gathering fruits and honey and hunting) and the incorporation of technological innovations by the Indians, with the improvement of fishing gear (« rafts ») and on the other, the use of Western instruments (the fishhook, the fishnet ...), which favor the development of maritime communities whose way of living is based solely on fishing. These are technical arsenal and knowledge of European that improve the aboriginal's savoir-faire. This enhancement is at the same time, cause and consequence of « sedentarization ». Roughly speaking, one can conclude that the type of sedentary indigenous groups, living in beach areas, results from the established exchanges between Indians and Europeans, reinforced and enriched by the phenomenon of intense inter-racial mixing, in which the element from the countryside joins to the coast.

INDEX

Mots-clés : maritimité traditionnelle, pêche artisanale, Indiens

Keywords : traditional maritimity, Indians, Brazil

Index géographique : Brésil

AUTEUR

EUSTOGIO DANTAS

Université Fédérale de Ceará, Fortaleza (Ceará), Brésil

edantas@ufc.br